

connaissance qui m'échappait, une compréhension de certaines choses essentielles et toutes simples sûrement, qui peuvent s'exprimer par des mots simples certes, mais sans que pour autant la compréhension "passe" de l'un à l'autre. Je me rends compte maintenant qu'il y avait une différence de maturité entre lui et moi, qui faisait que souvent je me sentais en porte-à-faux vis à vis de lui, dans une sorte de dialogue de sourds qui n'était pas le fait d'un manque de sympathie mutuelle ou d'estime. Sans qu'il se soit exprimé en ces termes (pour autant que je me souviennne), il devait être clair pour lui que les "remises en question" (sur le "rôle social du scientifique", de la science, etc...) auxquelles j'arrivais alors, soit seul, soit par la logique d'une réflexion et d'une activité communes au sein du groupe "Survivre" (devenu par la suite "Survivre et Vivre")-que ces remise en question restaient au fond superficielles. Elles concernaient le monde dans lequel je vivais, certes, et le rôle que j'y jouais même - mais elles ne m'impliquaient pas vraiment de façon profonde. Ma vision de ma propre personne, pendant ces années bouillonnantes, n'a pas changé d'un poil. Ce n'est pas alors que j'ai commencé à faire connaissance avec moi-même. C'est six ans plus tard seulement que pour la première fois de ma vie je me ; suis débarrassé d'une illusion tenace, non pas sur les autres ou sur le monde environnant mais sur moi-même. Ça a été un autre réveil, d'une portée plus grande que le premier qui l'avait préparé. C'était un des premiers dans toute une "cascade" de réveils successifs, qui, je l'espère, va se poursuivre encore dans les années qui me restent dévolues.

Je ne me rappelle pas que Chevalley ait fait allusion en quelque occasion à la connaissance de soi, ou la "découverte de soi", pour mieux dire. Rétrospectivement, il est clair pourtant qu'il devait avoir commencé à faire connaissance avec lui-même depuis belle lurette. Il lui arrivait parfois de parler de lui-même, juste quelques mots à l'occasion de ceci on cela, avec une simplicité déconcertante. Il est une des deux ou trois personnes que je n'ai pas entendues sortir de cliché. Il parlait peu, et ce qu'il disait exprimait, non des idées qu'il aurait adoptées et faites siennes, mais une perception et une compréhension personnelle des choses. C'est pourquoi sûrement il me déconcertait souvent, déjà aux temps où nous nous rencontrions encore au sein du groupe Bourbaki. Ce qu'il disait bousculait souvent des façons de voir qui m'étaient <sup>◇</sup>chères, et que pour cette raison je considérais comme "vraies". Il y avait en lui une autonomie intérieure qui me faisait défaut, et que j'ai commencé à percevoir obscurément aux temps de "Survivre et Vivre". Cette autonomie n'est pas de l'ordre de l'intellect, du discours. Ce n'est pas une chose qu'on peut "adopter", comme des idées, des points de vue, etc... L'idée ne me serait jamais venue, heureusement, de vouloir "faire mienne" cette autonomie perçue dans une autre personne. Il fallait que je trouve ma propre autonomie. Cela signifie aussi : que j'apprenne (ou réapprenne) à être moi-même. Mais en ces années, je ne me doutais nullement de mon manque de maturité, d'autonomie intérieure. Si j'ai fini par le découvrir, sûrement la rencontre avec Chevalley a été parmi les ferments qui ont travaillé en moi en silence, alors que j'étais embarqué dans de grands projets. Ce ne sont pas des discours ni des mots qui ont semé ce ferment-là. Pour le semer, il a suffi que telle personne rencontrée au hasard de ma route se passe de discours, et se contente d'être elle-même.

Il me semble qu'en ces débuts des années soixante-dix, quand nous nous rencontrions régulièrement à l'occasion de la publication du bulletin "Survivre et Vivre", Chevalley essayait, sans insistance, de me communiquer un message que j'étais alors trop pataud pour saisir, ou trop enfermé dans mes tâches militantes. Je me rendais compte obscurément qu'il avait quelque chose à m'apprendre sur la liberté - sur la liberté intérieure. Alors que j'avais tendance à fonctionner à coups de grands principes moraux et avais commencé à entonner cette trompette-là dès les premiers numéros de Survivre, comme chose allant de soi, il avait une aversion particulière pour le discours moralisateur. C'était je crois la chose qui me déroutait le plus en lui, aux débuts de Survivre. Pour lui, un tel discours était juste une tentative de contrainte, se superposant à une multitude d'autres contraintes extérieures étouffant la personne. On peut passer sa vie bien sûr à discuter une